Ohad Talmor, une identité musicale aux multiples facettes

propos recueillis par Noé Tavelli

OHAD TALMOR

Ohad Talmor

Né à Lyon (F) en 1970, ce musicien compositeur et saxophoniste passe son enfance et sa jeunesse à Genève. Après un diplôme de piano au conservatoire populaire, il découvre le jazz qu'il étudie en autodidacte. Séjour aux USA, études au lycée, puis retour à Genève. Depuis 1995, il vit et travaille à New York où il a lancé son propre club de jazz « Seeds ».

Noé Tavelli : ***Ohad, tu as commencé le piano étant enfant, impulsion parentale ou envie personnelle ?***

Ohad Talmor : C'était un truc culturel. Mes parents, émigrés juifs d'origine d'Europe de l'Est via Israël, sont très instruits et cultivés, des intellectuels de gauche pour qui il était logique de faire faire de la musique aux enfants. Ils adoraient la musique classique. Ma mère, encore aujourd'hui, va deux fois par mois à l'opéra ou à des concerts. Mon père était capable de reconnaître les différents compositeurs. Quand j'étais gosse, il me faisait des mini-tests : « Qui joue, est-ce que c'est du Haydn, du Mozart ? » Le jour où je me suis mis à faire de la musique sérieusement, ils ont poussé des cris de panique : ils auraient souhaité que je fasse un job « sérieux », avocat ou docteur ! Ça a été un intense conflit que de m'affranchir de cette vision qu'ils avaient de moi et d'imposer ma musique. D'autant plus qu'il s'agissait de jazz, une musique multiforme très complexe. Après le collège, j'ai commencé l'université à Genève en musicologie et philosophie mais je n'ai pas tenu très longtemps. Très vite je me suis retrouvé à 110% dans le jazz, et c'est à ce moment que j'ai fait le gros de mon travail instrumental en jouant huit à dix heures par jour. En 1990, j'ai rencontré **Lee Konitz** à Genève (voir plus loin). Il m'a pris sous son aile. Nous avons gardé le contact et, de fil en aiguille, je me suis mis à jouer avec lui. J'allais le voir à New York où je me suis également lié d'amitié avec **Dave Douglas** et ses compères de la scène downtown. À Genève, il y a aussi eu d'autres mentors tels que **Maurizio Bionda**, **Carlos Baumann**, **Maurice Magnoni**, **Stéphane Métraux**. Je me suis profondément impliqué dans l'AMR, qui est un concept auquel je tiens beaucoup. Pendant quatre ans, j'étais complètement immergé dans le monde du jazz à Genève. **Entre 1990 et 1995, j'ai énormément travaillé l'instrument**. Je m'accrochais à tous les musiciens qui passaient. J'ai développé un **très sérieux penchant pour la composition**. Je me suis complètement passionné. Je me suis instruit à la musique classique et contemporaine, d'abord à travers les études de musicologie, puis de par ma propre curiosité. Je lisais des scores, copiais des partitions à la bibliothèque. J'ai écouté les grands compositeurs et arrangeurs de jazz, les Gil Evans et autres dont le son me fascine encore aujourd'hui. Toutes ces études ont culminé en 1995 dans une pièce que j'ai écrite pour Konitz, présentée au festival de l'AMR («Suite pour Lee Konitz»), une suite pour quatuor à cordes et sextet de jazz où je synthétisais toutes ces choses que je digérais continuellement, une musique qui ressemblait pour 10% à du Bartok, pour 12% à du Stravinsky, pour 20% à du Gil Evans, pour 10% à du Mingus et le reste de Talmor…
C'est assez naturellement que j'ai poursuivi dans la composition, univers dans lequel je m'exprime avec plus de facilité et moins de complexes que sur l'instrument. Je n'ai pas eu de « professeurs », de cours formels, techniques, pour le saxophone. J'ai surtout appris par symbiose en jouant aux côtés de Lee Konitz pendant les 25 dernières années. En 1995, grâce à une bourse de la Ville de Genève, j'ai pu retourner à New York, où j'ai fait un **diplôme de composition à la Manhattan School of Music**.

Comment s'est passée ta rencontre avec Lee Konitz à Genève ?
Lee était l'invité du big band d'Alain Guyonnet pour lequel je traduisais et aidais ici ou là. Je savais qui était Konitz et étais complètement obnubilé par son son, son phrasé et son extraordinaire sens mélodique. Je sautais sur chaque opportunité de « manger » de la musique ; j'ai saisi l'occasion !

Tu es tombé amoureux de l'art de composer. D'où t'est venue cette soudaine passion ?
Mes parents m'ont montré des photos de moi, à moins de dix ans, dirigeant un orchestre imaginaire. Je pense que j'ai toujours eu cette envie, ces fantasmes de sons. Ayant grandi dans un milieu pour lequel être musicien signifie être virtuose et jouer de la musique classique sinon rien, ce souhait a toujours été frustré, castré. **Quand j'ai découvert le jazz, ce fut libérateur**, et c'est à travers cela et mes propres explorations que cette passion a pris corps. Ça a commencé quand j'étais encore au collège. Je me rappelle avoir vu Sonny Rollins à la télé. J'ai été fasciné par des sons et une musique tellement vivante, et le tout improvisé : je ne comprenais pas comment on faisait ça ! Personne n'était là pour me guider ou me dire quoi écouter. Quelque chose me manquait, et c'est graduellement que j'ai compris que cette

chose c'était de composer ou d'arranger. J'avais alors 23-24 ans. Je suis ce qu'on appelle un ***« late bloomer »***. Je suis venu tardivement à plein de choses car je les ai faites à ma manière et à mon rythme. Je suis allé chercher seul les expériences et les personnes chez qui les faire. Par défaut, je suis allé très lentement. J'avais déjà une énorme passion, un « drive » puissant par rapport au commun des musiciens. Cependant **toutes les choses m'arrivent en retard**. Tu vois, j'ai 49 ans et, si j'ai enregistré des centaines de disques, j'en ai fait seulement une petite poignée en tant que leader. C'est aussi maintenant seulement que je viens de sortir un premier album solo. C'est assez effarant.

Ta façon de te former et d'évoluer ne donne-t-elle pas plus de profondeur aux choses que tu as apprises ? N'est-ce pas une façon plus réelle de te les approprier ?
Je ne peux qu'être d'accord sur ce point. D'abord, c'est ce que je fais, et, ensuite, c'est délibérément que j'ai décidé de continuer à travailler de la sorte. J'avais instinctivement le sentiment que c'était **la vraie manière d'apprendre**. Je suis aussi attiré par les gens qui fonctionnent de cette façon. Je suis formé au monde de manière sensible à la façon d'un Lee Konitz pour le jazz ou de quelqu'un comme Per Nørgård dans la musique classique : une vision selon laquelle la profondeur de l'expérience, du son, du geste de l'écriture, est plus importante que l'acte de résoudre un problème. **L'apprentissage de cette musique ne se fait pas sur un banc d'école, mais plutôt par l'acte de faire.** C'est par l'acte que tu crées et non par un processus absent d'expérience. C'est par l'expérience que tu peux générer ton « tissu musical ».

Et, à partir de 1995, tu te retrouves à New York ?
Voilà. Je faisais déjà beaucoup d'aller-retour, je parlais anglais couramment et j'avais une sorte de lien culturel avec les États-Unis, suite à mes études au lycée en Floride. Ça a été quelque chose d'assez naturel que de venir vivre à New York. Une fois installé, je ne me suis pas imaginé pouvoir vivre ailleurs. Ça fait maintenant 25 ans que j'y suis. J'y ai ma vie, ma famille, etc. Les premières années étaient très très difficiles. Il a fallu survivre. Peu sortir, manger beaucoup de riz et des pâtes (littéralement) et essayer d'aller en profondeur dans la musique. Peu à peu, les choses se sont arrangées. J'ai engrangé les contacts, je me suis amélioré. J'ai fait toute ma vie ici pour en arriver là où je suis maintenant, un endroit qui est bien.

Tu as aussi un club n'est-ce pas ?
Tout à fait et c'est important. Je juge nécessaire d'avoir une vision philosophique de la vie qui soit cohérente et dans laquelle se placer sans tomber dans le cynisme ou la déprime (au vu de l'environnement, des sociétés qui virent vers le fascisme, etc.). Il est important que cette vision soit claire et s'articule sur le long terme. Ce qui a du sens, c'est d'agir de manière responsable, aussi pour la communauté autour de nous. En ce sens, j'ai la grande chance de pouvoir vivre dans un endroit qui m'appartient à 100%. C'est un grand espace, **un loft que j'ai décidé de transformer en club. Ce lieu s'appelle « Seeds »** et ça fait une

ANNE BICHSEL

dizaine d'années qu'il y a des concerts hebdomadaires. C'est un des endroits privilégiés pour écouter de la musique dite créative. Il offre la possibilité aux musiciens de se produire sans arrière-pensée commerciale. « Seeds » propose un espace sain et protégé.
Beaucoup des ressources liées au monde de la musique sont canalisées vers les "institutions", notamment les institutions d'enseignement. Il y a une sorte de serpent qui se mord la queue : la plupart des gens qui enseignent sont là pour créer des gens qui enseigneront au lieu de gens qui jouent, ce qui est absurde. Les ressources financières allant à ces institutions, les gens qui cherchent à jouer peinent à trouver des lieux qui puissent les accueillir, et les lieux de concert manquent d'argent. C'est vraiment triste. La musique que nous jouons n'est pas une musique de grande consommation. Elle n'a pas d'*entertainment value* (valeur de divertissement) comme la pop (au sens très large du mot). **On a une valeur presque uniquement artistique**. Je me sentais la responsabilité d'utiliser cet espace, "Seeds" pour « *the greater good* » (le bien de tous) et c'est un projet formidable.

J'imagine que tu as réussi à créer une communauté autour de cet espace ?
Oui. Seeds propose deux ou trois concerts par semaine. J'ai maintenant remis la programmation à deux musiciens new-yorkais extraordinaires : la saxophoniste compositrice Anna Webber et le vibraphoniste Joel Ross. C'est généralement tellement plein (l'espace peut accueillir une trentaine de personnes) qu'on est obligé de refouler des gens. Tout ça fonctionne au chapeau avec un maximum de 500/600 dollars par groupe.

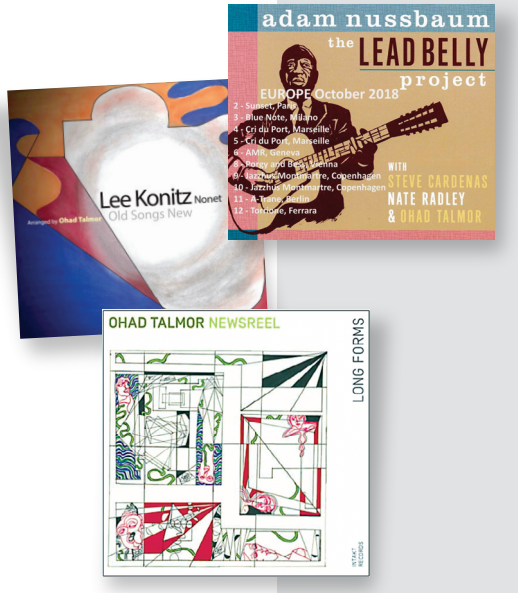
propos recueillis par Noé Tavelli

Tu as gardé beaucoup de liens avec l'Europe y compris la Suisse. Comment perçois-tu la scène suisse ?
Je suis effectivement européen. J'ai la chance d'être le professeur de composition au CPMDT/AMR et d'être invité par les Hautes Écoles de Musique suisses. J'ai gardé des liens avec les musiciens et musiciennes avec qui je travaillais avant de partir aux USA, des gens de ma génération, des gens plus âgés et des plus jeunes. Je peux ainsi avoir une vision en éventail de ce qui se passe. J'ai aussi un rapport privilégié avec d'autres scènes en Europe (Portugal, Allemagne, Italie). Cela me permet de revenir très souvent. En Suisse, je joue régulièrement avec le groupe « Counterpoint » du saxophoniste Christoph Irniger, avec des sessions rythmiques invitées.
Cette flexibilité dans le travail, je la retrouve chez énormément de musiciens. Aujourd'hui le monde est devenu vraiment très perméable et c'est super.

Je serais curieux de savoir ce que tu penses de la relève musicale en Suisse. J'ai l'impression qu'il y a pas mal de jeunes gens motivés, de lieux où jouer, mais que la scène est néanmoins très saturée.
Je pense que le ratio de musiciens motivés, comparé à la masse de musiciens en général, n'a pas vraiment changé. En revanche, il y a de plus en plus de musiciens et donc de plus en plus de musiciens talentueux et désireux de jouer. Le problème de la saturation de la scène provient du fait qu'il y a toujours plus de moyens attribués à la formation musicale, ce qui génère un nombre toujours croissant de gens qui débarquent sur le marché qui, lui, ne se développe malheureusement pas. L'autre problème, c'est qu'il y a énormément de musiciens qui ont accès à un savoir, mais pas à une expérience (pouvoir jouer et vivre cette musique en profondeur). Il devient plus difficile de se créer une identité musicale. Cela dit, **en Suisse, on reste très privilégiés. Il y a encore beaucoup de moyens et d'endroits où jouer. Le niveau musical est extrêmement élevé**.

Souhaiterais-tu à présent nous parler de tes projets actuels ?
Je jongle toujours entre les côtés compositeur et instrumentiste. Après une longue période de pause, j'ai de nombreux albums qui sortent et des projets qui arrivent à terme. Il y a trois mois est paru chez Sunnyside le "dernier" projet de Lee Konitz et de son nonette, « Old Songs New », pour lequel j'ai arrangé la musique. C'est un projet magnifiquement abouti, une de mes plus belles réalisations je pense.
J'ai aussi signé chez le label suisse Intakt Records. Au mois de mars paraîtra un nouvel album de mon projet « Newsreel Sextet ». Plusieurs tournées sont prévues en Europe. Je viens également d'enregistrer mon trio avec Dan Weiss et Miles Okazaki.
Le troisième volet de cette collaboration avec le label sera un projet pour une sorte de big band un peu plus complexe. Sinon, je viens d'enregistrer un disque en tant que sideman pour le batteur Adam Nussbaum, basé sur la musique du bluesman Leadbelly, avec les guitaristes Steve Cardenas et Nate Radley. Le groupe sera en Europe en octobre, avec des dates en Suisse, je l'espère. J'ai un certain nombre de projets dans lesquels je joue avec d'autres musiciens issus de la communauté du jazz à Brooklyn ; un nouveau trio avec le bassiste Chris Tordini et le batteur Eric McPherson.

ADRIANA MELO
Ohad Talmor, PortaJazz Festival 2018, Porto, Portugal

Côté composition, j'ai une commande d'un big band de Sao Paulo. J'écris pour l'orchestre de Matosinhos (Porto) avec Dave Douglas comme invité. Plus près d'ici, je joue pour le jeune guitariste Théo Duboule et son nouveau projet. Enfin, un autre pan de ce que je fais se situe dans la musique expérimentale. Au mois de novembre, j'irai jouer au Japon en solo avec mon saxophone, tout un tas de pédales d'effets et un synthétiseur analogique construit sur mesure par un constructeur génial de Sao Paulo, Arthur Joly. Comme tu vois, ça va un peu dans tous les sens et ça me maintient très occupé !

Dans tout cela, arrives-tu à garder du temps pour faire autre chose que de la musique ?
Eh bien oui et non ! J'ai deux enfants qui passent avant tout. Une est déjà à l'université en Californie, l'autre vit encore avec moi. Je cours, si possible tous les jours… mais, en fait, ici je suis entouré de musiciens phénoménaux ! Tu as peut-être l'impression que je travaille beaucoup et oui, c'est assez vrai, mais en réalité je m'amuse tout le temps, et c'est un privilège que de faire ce que j'aime. Et quand je vois combien les musiciens qui m'entourent travaillent… je n'ai pas l'impression d'en faire assez ! Il n'y a pas de demi-mesure dans ce monde-là. Je vis dans la capitale mondiale du jazz, il y a plus de musiciens de jazz au centimètre carré que n'importe où ailleurs. Je peux écrire n'importe quelle folie complexe et la faire jouer presque en lecture à vue si je le souhaite. C'est mon choix et rien ne me fait vibrer aussi fort que ça. J'ai aussi ce super espace comme maison. Donc oui, c'est beaucoup de travail, mais c'est vraiment une vie de privilégié ! **NT**
https://ohadtalmor.com/